

io

n°30

Numéro 30 / LES NUITS DE FOURVIÈRE / UTOPISTES
Simon McBurney – Robert Lepage – James Thierrée – Serge Valletti – Phia Ménard





ville de **Saint-Étienne**
L'expérience design

ÉDITO

CONSCIENCE DU RÉEL... EXPÉRIENCE DU CHANGEMENT

Contredire, se contredire, s'emballer, haïr, aimer, parfois mépriser... Depuis le départ, l'O essaie, avance à tâtons, explore et parfois s'égare dans l'exercice critique. Par amour du théâtre et passion pour les arts. Par volonté de dire et envie de débattre. Sans détenir aucune vérité. Avec toujours en tête la conscience de l'anarchie de son geste. Alors, au milieu de ce fatras d'avis, pourquoi chercher une logique ? Pourquoi se justifier d'être à Lyon plutôt qu'à Bordeaux ? Aux Nuits de Fourvière plutôt qu'ailleurs ? Oui, pourquoi réduire à un raisonnement ce qui ne tient dans le fond qu'à la frénésie d'un amour infini pour les arts que nous défendons ?

Pas de justification logique, donc. Et en dehors de la passion, si nous ne devons avoir qu'une raison d'être à Lyon pour défendre la programmation des Nuits et d'Utopistes, elle serait bien encore à notre image : dans la contradiction intrinsèque qu'implique ce choix. Car oui, quel journal défend et considère également le cirque et la musique, Bob Wilson et Mathurin Bolze ? Comment et pourquoi mettre côte à côte des productions étouffées par l'argent et d'autres, fruits d'un montage savant pensé par des compagnies exsangues ? Aucune raison, en dehors de l'envie de montrer ce qui est et de démontrer la possibilité de la pertinence d'un choix qui n'a pour but que de prouver l'insupportable loi de la logique et du cadre quand il s'agit de parler d'art et de sensible.

Alors voilà, nous n'espérons pas nécessairement que vous aimerez ni que vous comprendrez. Tout au plus que vous vous perdrez et que cet espace d'exigence illogique vous perturbera autant que possible. Car si la perte de soi, des autres et de ses repères est difficile, elle est une réalité. Or, la réalité, chez Bergson comme ailleurs, c'est le changement. Et là-dessus nous serons certainement d'accord : c'est de changement que ce monde a besoin.

La rédaction

Retrouvez l'O au festival d'Avignon à partir du 7 juillet.

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

SIMON MCBURNEY / THE ENCOUNTER
ROBERT LEPAGE & JEAN-PIERRE CLOUTIER / QUILLS
JAMES THIERRÉE / LA GRENOUILLE AVAIT RAISON

REGARDS PAGES 6-7

CHEPTEL ALEÏROUM / ICI OU LÀ, MAINTENANT OU JAMAIS
MATHURIN BOLZE / BARONS PERCHÉS
GILLES CALLEAU / TANIA'S PARADISE
COLLECTIF MENSUEL / BLOCKBUSTER

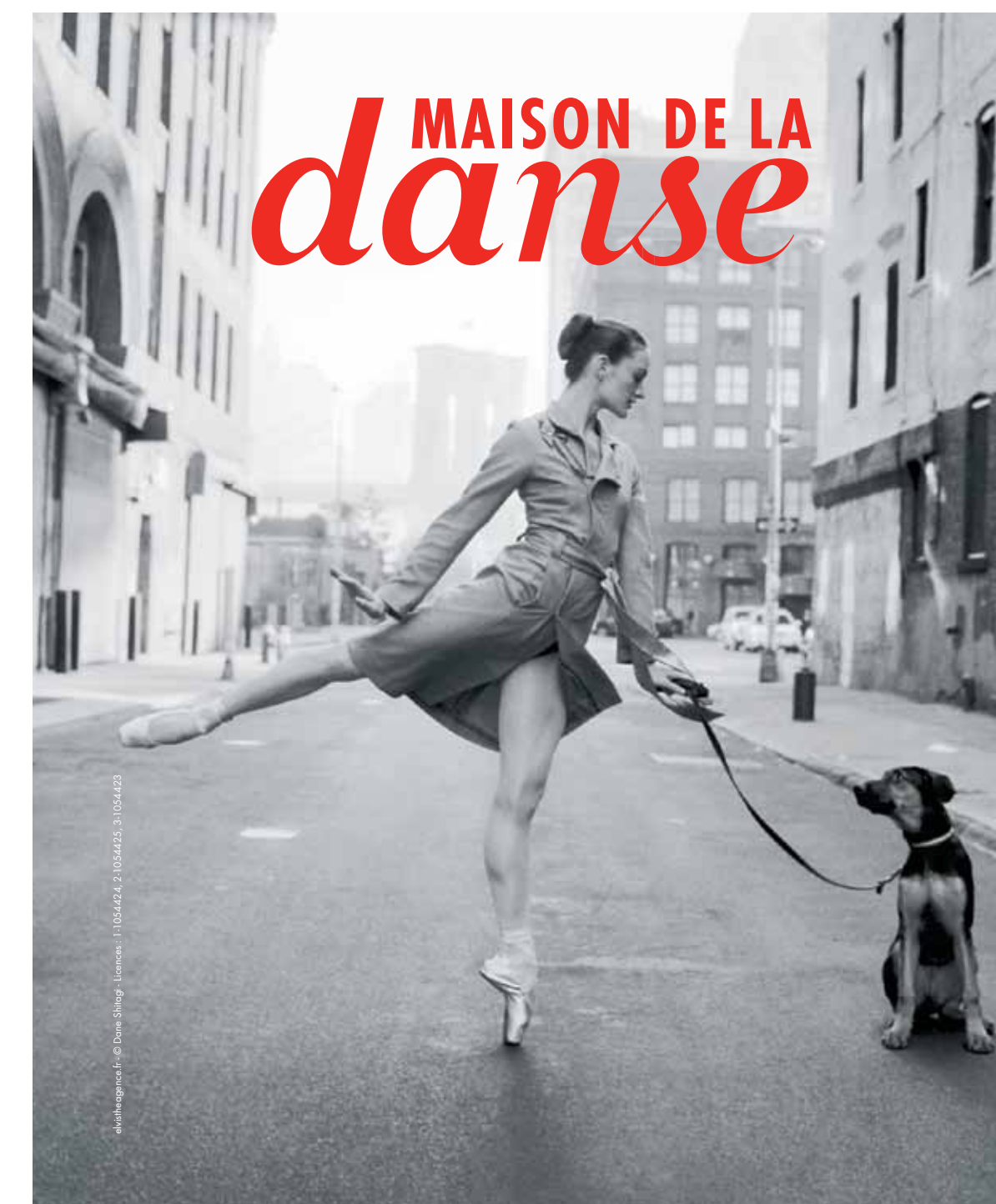
BREVES / LYON ET AILLEURS PAGE 8

LA QUESTION PAGE 10

SERGE VALLETTI

ENTRETIEN PAGE 10

PHIA MÉNARD



33 COMPAGNIES INTERNATIONALES

2016

Israel Galván
Jean-Claude Gallota / Olivia Ruiz
Alain Platel
Euripides Laskaridis
Akram Khan
Cirque Éloïze
Système Castafiore

Bouba Landrille Tchouda
Jérôme Bel
Chicos Mambo
José Montalvo
Russell Maliphant
Mourad Merzouki

2017

Michel Kelemenis
Ballet du Capitole
Sankai Juku
Angelin Preljocaj
Cía Nacional de España
Emanuel Gat

Heddy Maalem
Arkadi Zaides
Dorothee Munyaneza

FESTIVAL SENS DESSUS SNOSS3D
Yaonn Bourgeois
Patricia Aperi
Serge Aimé Coulibaly
P. Connaughton / A. Chen

TAO Dance Theater
Andrés Marín / Kader Attou
Ballet de Genève
Crystal Pite
Sidi Larbi Cherkaoui
CNSMD de Lyon
Ballet Junior de Genève

ABONNEZ-VOUS

maisondeladanse.com | 04 72 78 18 00 | numeridanse.tv



Cette exposition est reconnue d'intérêt national par le ministère de la Culture et de la Communication, la Direction générale des patrimoines et le Service des musées de France. Elle bénéficie à ce titre d'un soutien financier exceptionnel de l'État.



I/O Gazette n° 90 — 22.06.2016
La Gazette des festivals — www.iogazette.fr
Gratuit, ne peut être vendu.
Editeur I/O — Marie du 36, 2 rue Eugène Spuler, 75003 Paris — contact@iogazette.fr
Imprimerie Le Progrès, 55 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorber mariesorber@iogazette.fr — +33 6 11 07 72 80
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — +33 6 07 28 00 46
Rédacteur en chef adjoint
Jean-Christophe Brianchon jcbranchon@iogazette.fr

Conception de la maquette
Gala Collette
Responsable Partenariats / Publicité
India Bouquereau india.bouquereau@iogazette.fr
Retrouvez-nous sur Twitter et Facebook.

Ont contribué à ce numéro
Baptiste Dobou (Rou), André Farache, Léa Malgouyres, Rick Parkey, Lola Salem.
Photo de couverture
(C) Sans titre. Concept et images par TOILETTEPAPER magazine; Maurizio Cattelan et Pierpaolo Ferraro / Rencontres photographiques d'Arles 2016.
« Le vent d'hiver souffle en avril / J'aime le silence immobile / D'une rencontre. » (Christophe)

THE ENCOUNTER

CONCEPTION SIMON MCBURNEY — LE RADIANT BELLEVUE / NUITS DE FOURVIÈRE

LA VOIX HUMAINE
— par Marie Sorbier —

Noir. Applaudissements tout encore enveloppés de brumes et d'insectes. Simon McBurney revient sur scène au quatrième rappel et demande la parole. L'histoire que l'on vient de partager, nous dit-il, n'est pas seulement celle de ce photographe américain, Loren McIntyre, perdu dans la forêt au fin fond du Brésil, mais aussi un peu la sienne.

Lui aussi a rencontré des peuples amazoniens, lui aussi se fait témoin de ces hommes et porte un message ; la requête du chef de la tribu adressée à nous, public, qui venons de vivre cette immersion sylvestre en mots et sons, il souhaite nous la livrer. Il est seul en scène, mais ce sont ses multiples voix qui s'invitent dans les casques de chaque spectateur. Ca susurre, ça sature, enlace puis s'éloigne, l'impression constante d'être assailli, mordu, piqué, mouillé, agressé ; le son au creux de l'oreille crée une proximité qui transforme l'expérience collective d'une salle de théâtre en tête-à-tête. Adieu voisins qui toussent et qui commentent, plus de recherches compulsives au fin fond des sacs à main ni de ronflements du premier rang, ici, et dès les premières secondes, l'artiste n'est là que pour soi, plaisir égoïste, privilège, plongée dans une relation intime par le conduit auditif. Nous voilà, telle la petite fille qui ne veut pas dormir et réclame son histoire, en attente, avides d'aventures. Toutes les histoires sont vraies, nous dit-il en préambule. Adaptée du roman « Amazon Beaming », de Petru Popescu, celle qui est livrée sur scène

résonne étrangement en symbiose avec celle de Sabine Ercklentz, entendue dans un autre temps : « Parmi les premières choses que je lis sur la vache de mer, ou rythme de Steller, figure le fait que seules vingt-sept années séparent la première description de l'animal de l'extinction du dernier spécimen. » Cette vache de mer de l'ordre des siréniens avait donc une voix. Des membres de l'espèce humaine ont pu l'entendre en direct pendant vingt-sept ans seulement. Posséder une voix, cela veut-il dire être entendu ? Dans ce cas, être entendu par l'homme a amené assez directement la rythmie à sa perte. Même schéma dans l'Amazonie. L'anéantissement de son peuple par ceux qui le découvrent contraint notre chef de village à une prudence austère et le pousse à utiliser une voie ancestrale de communication, hors conduit, de conscience à conscience, sans mot, sans langue, sans erreur de compréhension possible.

«
Quel meilleur médium que le son pour un spectacle qui ne parle finalement que des voies et des voix ?

C'est sur cet élargissement de la conscience humaine et le risque concomitant de sa disparition que nous entraîne Simon via Loren, avec qui nous partageons les contours flous d'une nouvelle réalité et le retour à un langage primordial purifié de tout décorum. Purifié et renouvelé comme ce feu salvateur dans lequel la tribu détruit

tout ce qu'elle possède pour aller, légère, après un nouveau baptême, vers le commencement. Seul sur scène donc, mais entouré d'ingénieurs du son et autres magiciens de la technique qui composent tels des musiciens la partition du voyage, qui font advenir la voix, présents certes, mais au service. Quel meilleur médium que le son pour un spectacle qui ne parle finalement que des voies et des voix ? Le son d'un mot n'est-il pas habituellement tout ce que nous possédons, en dépit même de son sens ? Ici, seul le sens est adressé.

Cette rencontre, c'est à la fois une démonstration non démonstrative de la maestria du metteur en scène, une performance de l'acteur viscéralement présent et la volonté non invasive de l'homme de transmettre une expérience. Cette voix hors norme que nous découvrons et recevons ensemble, nous la sentons fragile et nécessaire, et nous voilà investis par tous les pores de nos peaux d'une mission mystique de protection pour éviter aux Mayuronas la même issue fatale que la rythmie. Ils existent ! nous livre-t-il enfin, voilà le message, tout à la fois un vœu de reconnaissance et de prise en compte de ce qu'ils sont, mais surtout une prière de les croire sur parole.

Spectacle vu à Montpellier au Printemps des Comédiens (juin 2016). En tournée à Ann Arbor (Michigan), du 30 mars au 1er avril 2017.



« La Grenouille avait raison » © Hugues Anhès

FOCUS — TROIS CHAMANS

Aux Nuits de Fourvière et à Utopistes, focus sur trois metteurs en scène phares de la création contemporaine, maîtres des illusions théâtrales.

QUILLS

MISE EN SCÈNE JEAN-PIERRE CLOUTIER ET ROBERT LEPAGE — THÉÂTRE DES CÉLESTINS / NUITS DE FOURVIÈRE

DIVIN MARQUIS
— par Lola Salem —

Sade : esprit libertaire, assoiffé de mots, plongé corps et âme à la recherche d'une langue serpentine et acérée. Le duo formé par Robert Lepage et Jean-Pierre Cloutier s'attaque avec brio à la pièce de Doug Wright, pour nous offrir une exaltante joute oratoire, visuelle et morale.

La plume du Marquis n'est pas qu'une faible métaphore : la pièce de Wright respire la pensée et la langue du maître. Le brouillage générique entre théâtre et roman est magnifié, tant par le texte que par sa mise en scène. Les jeux de miroir – reflets et transparences – mettent habilement en perspective ce mélange, en démultipliant l'espace et en superposant les images. Le décor permet l'incrustation d'instant et de polyphonies romanesques au discours scénique, tout en développant une esthétique visuelle à couper le souffle : effets kaléidoscopiques, cœur pivotant du plateau, jeux de lumière. La malicieuse parole du Marquis s'étale partout : les feuilles, les murs, les habits... En mettant en scène cette soif interdite d'histoires, jamais éteinte, la pièce transporte la langue du Marquis à travers l'espace et les personnages. Rien ne peut l'arrêter, pas même l'enfermement. Pas même la mort.

Le texte est une explosion langagière. Les personnages sentent naturellement d'un ton à l'autre, permettant de rire facilement de l'effroi. Sacré de la langue ; de ses contours et

détours souples, de sa force d'expression et de perdition. La plume n'est pas qu'un simple accessoire, elle est aussi l'image symbolique d'un objet sexuel et langagier prolifique. Sa pointe acérée vient claquer aux oreilles et se mirer dans le décor, réceptacle infini d'une imagination débordante. Avec une rythmique parfaite, l'esthétique du « monstrueux » propre à l'écrivain d'antan se développe tout au long de la pièce ; d'abord en sourdine (avec la construction d'un château impossible qui voudrait contenir les pulsions d'une femme nymphomane), pour finir par éclater en un véritable cauchemar. Évoluant vers l'in vraisemblable et l'effroyable, la mise en scène ne tombe pas dans l'écueil d'une surenchère déplacée. Et si Lepage se met à nu, c'est ici sans superficialité mais pour nous guider encore plus loin dans les tréfonds de la conscience et de la morale. La figure mythique du libertin se superpose enfin à celle, magistrale, d'un Christ dévoilé, couronnant l'évolution du fraternel abbé de Coulmiers vers la folie.

«
Écrire, encore écrire, toujours écrire. Noircir toute surface possible et se purger d'une libido toujours renaissante.

C'est bien à un combat entre morale bien-pensante et apparente inhumanité que nous avons droit. Les reflets kaléidos-

copiques jouent telles des taches de Rorschach, projection de l'ombre morale des personnages et de leurs rapports sur scène. Les masques des personnages a priori vertueux s'effritent : celui du Dr Royer-Collard (Jean-Sébastien Ouellette), qui escroque la femme du marquis (Érika Gagnon), ou encore ceux de sa propre femme (Mary-Lee Picknell) et de sa proie, l'architecte (Pierre-Olivier Grondin). L'abbé torturé (Jean-Pierre Cloutier), « le cœur sur la main », est lui aussi happé par la logorrhée labyrinthique et hypnotique du Marquis (Robert Lepage) ainsi que par la trop troublante beauté de Madeleine (Mary-Lee Picknell, toujours). Ces destins mêlés deviennent le théâtre de la malice de Sade, qui souhaite décrire la nature profonde de l'homme, « baisant, mangeant, chiant, mourant ». Écrire, encore écrire, toujours écrire. Noircir toute surface possible et se purger d'une libido toujours renaissante. Quand le corps tombe, pièce par pièce, découpé par la censure morale, la peur et la fascination morbide, l'esprit, lui, « compose » toujours. La voix suave de Lepage continue de résonner et de transpercer l'âme ; ses mains continuent de parcourir le papier. À l'image de la frénésie créatrice et obsédante de l'écrivain, « Quills » – revu par Lepage et Cloutier – est une réécriture fantasmée, qui joue avec la langue et transfigure l'espace.

LA GRENOUILLE AVAIT RAISON

CONCEPTION JAMES THIERRÉE — THÉÂTRE DES CÉLESTINS / UTOPISTES

FÉRIE DES BAS-FONDS
— par Mathias Daval —

Sixième spectacle de James Thierrée, « La grenouille avait raison » est présenté aux Célestins dans le cadre d'Utopistes, après avoir été créé en avril au théâtre de Carouge, à Genève. Fidèle à son univers circassien et poétique, le petit-fils de Chaplin propose ici une fable techno-organique à la mécanique bien huilée.

Tout commence par le chant. À peine le rideau descendu – matière rouge et vivante qui disparaît comme une créature plissée et fuyante –, le récit s'installe. C'est à Mariama, coryphée ensorceleur mêlant soul et lyrisme, que revient la tâche de commenter l'histoire de cette fratrie emprisonnée dans des bas-fonds fantasmagiques. Narration vaporeuse que chacun interprétera à sa manière : malédiction tragique pesant sur une famille condamnée au kidnapping ou à l'exil, ou simple rêve surréaliste ? Pour faire vivre ce monde imaginaire dans lequel nous plonge Thierrée, le plateau est investi par une démultiplication de matériaux symboliques qui définissent une ambiance à la fois steampunk et aquatique, à la Jeunet. Au cœur du dispositif, une fleur plafonnrière géante (orchidée ? Nénuphar ? Ou plutôt créature plante-araignée ?) tantôt éclatée et recentrée, et dont les mouvements ponctuent la dramaturgie grâce à un jeu subtil et précis de ficelles activées par une demi-douzaine d'assistants cachés hors scène. Sur les pétales, la danseuse Thi-mai Nguyen a trouvé refuge et semble veiller sur la fratrie avec un dessin obscur. Ce qui frappe, comme toujours chez Thierrée, c'est la façon si particulière dont la technique et l'artisanat viennent servir le propos poétique. Dans son invitation à une « suspension volontaire de la crédulité », il mêle avec puissance et tendresse les champs élémentaires de l'eau, de l'air, du métal... Mais la force de son univers est d'abord la construction d'illusions scéniques, de « mentir-vrai » souvent burlesques, dans lesquels vient se nicher l'attention du spectateur : ainsi, ce piano d'un autre siècle dont on ne sait jamais vraiment s'il joue tout seul ou non ; ces membres postiches soudainement détachés des

corps ; et ces corps eux-mêmes qui opposent entre eux de fausses résistances... Poème visuel et sonore, « La grenouille... » reste un spectacle très circassien dans sa construction même, en une succession de jeux sur les corps et les objets : contorsionnisme, acrobaties, poésie musicale, prestidigitation... Cette volonté un peu trop systématique du spectacle total ne va pas sans quelques longueurs et approximations. On regrettera que certains passages, notamment les plus clownesques, ne soient pas davantage resserrés et se déclinent en numéros de cirque trop démonstratifs et « extérieurs », selon le mot d'André Gide se plaignant des Fratellini tardifs des années 1930.

«
Au-delà de l'exubérance scénographique, le spectacle nous maintient sur le fil entre fable tragique et légèreté comique

Malgré ces réserves, il est difficile de résister à l'envoûtement. Car « La grenouille... », au-delà de l'exubérance scénographique, nous maintient sur le fil entre drame et légèreté comique : fable tragique, il l'est à travers le poids d'un destin implacable, appuyé par l'étrangeté inquiétante des éléments (l'escalier ne menant à aucune sortie, le piano, la fleur...) ; mais aussi conte humoristique sur la difficulté du vivre-ensemble, sur les tensions entre affection et rivalité qui fondent les relations familiales. Au final, pas de révolution scénique avec « La grenouille... », mais plutôt la continuité esthétique de « La Veillée des Abysses », une parenthèse de féerie légère ouverte à tous les publics.

Vu au théâtre de Carouge (Genève) en avril 2016. En tournée : The Gothenburg Dance and Theatre Festival (Göteborg, 18 et 19/08), théâtre des Célestins (Lyon, novembre 2016), théâtre du Rond-Point (Paris, décembre 2016).

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

1
ICI OU LÀ,
MAINTENANT OU JAMAISCONCEPTION ET MISE EN SCÈNE MATHURIN BOLZE ET CHRISTIAN LUCAS
UTOPISTES

« Dans ce spectacle, acrobates et musiciens font la part belle au vélo acrobatique, une discipline choisie pour son lien avec le quotidien et abordée collectivement comme l'outil de tous les possibles... y montera, y montera pas ? Tout seul ou à plusieurs ? »

TOURBILLON PROFANE
— par Julien Avril —BOLZE FOUT LE BOXON
— par Léa Malgouyres —

Les artistes du Cheptel Aleikoum, emmenés par Christian Lucas et Mathurin Bolze, sautent la tête la première dans la mare tranquille de la place des Célestins et nous invitent à contempler les vagues, les remous, les ronds d'eau qui en découlent sur l'espace public et, en nous-mêmes, « ici ou là, maintenant ou jamais » est une « création in situ », c'est-à-dire un spectacle inventé uniquement pour l'événement et pensé pour le lieu où il sera représenté. Et quelle intelligence de le faire naître comme une rumeur qui vient de la rue ! Les circassiens du Cheptel arrivent en fanfare sur la place, installent quelques agrès, et du haut du grand mât, au mégaphone, une acrobate nous interpelle, nous invite à regarder autour de nous, ce lieu qui est le nôtre, ces gens qui sont nos semblables et la richesse qui se dégage de cette diversité. C'est de cela que le spectacle va traiter : comment rassembler tout ce qui paraît organisé, divisé, catégorisé, réduit à son usage unique et définitif, en un tendre joyeux bazar qui constituerait notre collectivité. Ils sautent, roulent, escaladent la façade, puis nous entrons à leur suite dans le théâtre. Ils retournent tout à l'intérieur : les galeries, l'orchestre, la coupole, le plateau, les dessous, le rideau de fer... Pas un espace n'est épargné par leurs numéros. Leurs outils (leurs armes si j'ose dire) : le mouvement perpétuel, l'équilibre rompu, la musique aussi joyeuse que mélancolique, les corps dans le vide ou les uns sur les autres, une envie furieuse, urgente de faire des choses ensemble et de partager leur amour. Tout finit par un grand bal sur le parvis, et nous voilà rincés par ce tourbillon (et la pluie), mais heureux d'avoir accompli ce rite carnavalesque. Car c'est un spectacle profane, au sens le plus noble du terme. Il nous invite à profaner ces lieux publics qu'on veut nous faire croire sacrés : la rue, les murs, cette institution culturelle qu'est le théâtre des Célestins, tout cela nous appartient. Et le Cheptel Aleikoum vient nous rappeler avec malice que nous sommes libres d'en jouer sans entraves.

Entre le tirage de langue et le pince-cul, ce spectacle est une entrée en piste fracassante. La clique envahit la place des Célestins et y fait un sacré barouf. Place qui, rappelons-le, se situe dans un quartier particulièrement nanti de Lyon ; ce dont les circassiens n'ont pas manqué de rire : « Si vous n'avez pas les moyens de manger dans ce charmant petit restaurant, pas de problème, vous pouvez acheter juste ici un collier pour chien avec des strass pour 100 euros », dit Nedjma dans un mégaphone, juchée à 4 mètres de hauteur sur un mât chinois érigé au centre de la place. Des artistes, suspendus au-dessus des portes, embrassent goulûment le public qui entre, tandis que d'autres lui ferment les battants au nez, montent sur scène en sautant des balcons ou en traversant la corbeille de couidière en couidière. Le metteur en piste joue en équilibre sur le fil de l'inconvenu : une partie du public entre dans la salle en passant par la trappe de scène, un personnage recouvre les hauts-reliefs des décors du théâtre d'objets insolites et de masques. Entre une acrobatie et un bijou de voltige, deux hommes s'embrassent au bord du plateau. « Ce que montre ce spectacle, c'est l'envie d'être ensemble et la preuve que tous ensemble on peut faire de belles choses », dit Mathurin Bolze. Une acrobate aux airs de petite fille s'avance lentement, fendant le public jusqu'à arriver au centre de la corbeille. Elle s'attache, embrasse un spectateur puis soudain s'élève, comme emportée par le vent, sous le lustre du superbe théâtre à l'italienne des Célestins. Sous la coupole, comme un oiseau dans une cage dorée, volant autour du trapèze, son perchoir, chantant, dangereusement suspendue au-dessus du vide. Un véritable appel à l'élévation.

2 BARONS PERCHÉS

CONCEPTION MATHURIN BOLZE
UTOPISTES

« Comme dans une nouvelle de Dostoïevski ou de Poe, c'est l'étrangeté de cette double présence qui sème le doute... On entre alors de plain-pied dans un imaginaire en suspens, fait du temps qui passe, de solitude et de fraternité. »

DEUX HOMMES BONDISSAIENT
DANS LEUR TÊTE
— par Julien Avril —

Dans la cour du lycée Saint-Just, Mathurin Bolze convoque à nouveau Bachir, son bondissant habitant de la cabane aux « Fenêtres ». Mais cette fois il n'est pas seul. Karim Messaoudi, mystérieux side-kick, l'accompagne. Ensemble, ils sont les « Barons perchés », bien décidés à faire régner l'apesanteur et à lutter contre la loi de la chute des corps. Bachir rentre chez lui ; nous pénétrons dans son intérieur, boîte transparente, espace mental et concret à la fois, échafaudage qui s'étire vers les arbres. Ici, la gravité n'a pas le même usage qu'à l'extérieur. À chaque instant, l'homme va pour chuter, volontairement ou pas, mais rebondit toujours, comme rattrapé par miracle, et reprend sa place exacte au ralenti. Ce vœu (cette malédiction ?) de ne jamais redescendre semble lui peser avec les années. Il croise son reflet dans la vitre, portrait de l'artiste en jeune homme. Celui-ci le suit partout, le soutient, le pousse, l'agrippe, prend sa place, lui tend la main, joue avec lui... Il semble qu'une faille temporelle se soit creu-

sée et que deux fantômes, celui de la jeunesse et celui de la maturité, viennent y régler leurs comptes ou y puiser la force de continuer à rebondir. Pour le festival, Karim Messaoudi a repris le rôle de Bachir, créé par Mathurin Bolze il y a quatorze ans dans « Fenêtres », pièce manifeste de la compagnie Les Mains, les Pieds et la Tête aussi. Quelle belle façon de passer le témoin que d'en faire un spectacle. Impossible pour les artistes de cirque de défier le temps comme ils savent défier l'équilibre. Alors, il n'y a pas d'autre possibilité pour s'en sortir que de transmettre, comme dans cette émouvante scène d'entraînement dans laquelle Mathurin s'avoue vaincu et renonce à atteindre le sommet de la structure, et dans cette autre où Karim, bondissant encore et encore, encouragé par son maître, y parvient ! Ce cirque, extrêmement raffiné, plonge ses racines dans la littérature, se nourrit des affres de ceux-là mêmes qui l'interprètent. Le vent fait danser ses branches et chanter ses feuilles. Le fruit qu'il porte et que nous goûtons ensemble s'appelle « poésie ».

DOUBLES

DE LA FLEXION
QUI PRÉCÈDE LE SAUT
— par Léa Malgouyres —

Au milieu de la cour du lycée Saint-Just de Lyon, aux allures seigneuriales, se dresse une structure étrange. Un petit appartement d'une pièce qui paraît suspendu et construit de murs transparents. Un homme entre, comme de retour de voyage, dans un appartement auquel il semble avoir manqué. Peut-être est-ce un soir d'été dans une chambre d'étudiant à Perpignan, ou alors l'heure de la sieste dans un logement de fonction à Tunis. Il pousse la table, allume la radio, range le balai, replace l'ampoule, déplace un meuble puis tombe sur le sol et... rebondit. Quel sentiment fabuleux pour le spectateur, qui, surpris par ce premier mouvement d'une beauté incongrue, comprend que le sol de cet appartement est en fait un trampoline. D'une puissance poétique considérable, le trampoline donne aux mouvements des acteurs une amplitude lyrique incroyable, fait bondir l'ordinaire vers la magie, fait de l'anodin une allégorie, d'une anecdote un mythe. Mathurin Bolze avait présenté, il y a environ quinze

3 TANIA'S PARADISE

CONCEPTION GILLES CAILLEAU
NUITS DE FOURVIÈRE

« Tania, 36 ans, née à Tel-Aviv, parle d'elle en marchant sur les mains. Elle se contorsionne Tania et elle révèle ses secrets, ses joies, ses colères, ses peines avec une simplicité déconcertante. »

CONTORSIONS DU CORPS
ET DE L'ÂME
— par Julien Avril —

Aux Nuits de Fourvière, sur la prairie des Théâtres gallo-romains, la compagnie Attention fragile a installé une petite yourte. C'est dans l'enceinte de ce chapiteau de poche que la contorsionniste Tania Sheflan nous invite à explorer son paradis intérieur. Une proximité rare au cirque, qui permet une interaction émotionnelle très forte entre l'artiste et le public. Nous sommes une vingtaine autour d'elle. Une piste minuscule au centre de la yourte. Elle y déploie son corps et nous raconte son histoire, partant de son plus ancien souvenir, aussi loin que remonte sa mémoire, jusqu'à la naissance de sa fille. Son enfance en Israël, ses voyages, son arrivée en France. Ce récit personnel, c'est celui d'une femme en permanence étirée, écartée, voire écartelée. Entre ses deux parents séparés ; sa carrière artistique et sa vie de famille ; son pays d'accueil et sa terre d'origine, qui elle-même est écartelée par les guerres. Dans cette analogie entre la contorsion du corps et celle de la vie,

l'artiste convoque également parfois le théâtre d'objets, la marionnette, la musique... ce qui emmène le spectacle vers des contrées plus oniriques, parfois abruptes et ambiguës, mais avec toujours le même objectif : tenter de représenter le tiraillement intérieur. « J'ai toujours le cul entre deux chaises », murmure-t-elle avec malice en effectuant un grand écart entre deux monticules de briques. Ici, Tania suit le fil de son histoire mais n'hésite pas à interrompre son récit pour le commenter : reprendre une figure parce qu'elle l'aime bien ; elle invite même un spectateur à participer à un numéro d'équilibre. La distance ainsi abolie nous donne accès à quelque chose d'infiniment précieux et qui est souvent dissimulé derrière le masque de l'incarnation, ou l'enchaînement des numéros. Ce n'est pas seulement pour nous que l'artiste de cirque repousse les limites du corps et défie les lois de la gravité. Ce mandat archaïque que nous lui donnons – à notre place, réaliser l'impossible et narguer la mort –, c'est aussi pour pouvoir s'en sortir qu'elle l'accomplit devant nous. Car vivre est un déchirement, et l'acte de représenter est le seul lien qui puisse apaiser cette plaie.

REGARDS

ÉCARTONS-NOUS, S'IL VOUS PLAÎT !
— par Léa Malgouyres —

Tania, les oreilles entre les jambes, nous raconte son enfance : elle nous explique ce qui l'énerve, ce qui la scandalise, comment elle a appris qu'en réalité il n'y avait pas « rien » avant les juifs en Israël. Énervée, elle frappe des poupées avec des briques qui vont lui servir pour construire un mur circulaire, subtilement décoré de drapeaux israéliens et qu'elle fait exploser en feignant de s'étouffer, la tête dans un seau rempli d'eau. Comprend qui peut. En l'occurrence, tout le monde. Quoi qu'on en pense, le spectacle ne peut laisser le public insensible. Pour ma part, je me suis demandé pourquoi je n'étais pas émue, pourquoi, en revanche, j'étais complètement crispée, à la limite du désir de sortir, entre la lassitude et la gêne. Le travail réalisé est considérable et l'artiste formidable, mais je suis intimement convaincue que faire disparaître la quintessence du geste théâtral, la distanciation, est une erreur. Physiquement, la proximité est telle qu'on ne peut qu'être complètement inclus dans les scènes, on ne peut s'en échapper. De plus, la protagoniste nous inclut émotionnellement en nous parlant comme à des amis, en s'adres-

4
BLOCKBUSTERCONCEPTION ET MISE EN SCÈNE COLLECTIF MENSUEL
NUITS DE FOURVIÈRE

« Mashup réjouissant des superproductions américaines, Blockbuster détourne plus de 140 plans de films et nous immerge dans une fiction où le peuple, prenant conscience de la violence de la classe dominante, décide de mener la riposte. »

CE FLIM EST UN PESTACLE
— par Lola Salem —LES BELGES FONT LEUR
CLASSE AMÉRICAINE
— par Mathias Daval —

Imaginez que vous puissiez vous retrouver dans les coulisses du doublage d'un film. Film « déjà » culte, parce qu'il est la mosaïque d'acteurs(trices) et de scènes mythiques du cinéma hollywoodien. Devant vous se trouvent une foule d'objets de musique ou du quotidien, image d'un vieux grenier envahi de bibelots sonores. Un mashup construit sur un dialogue – entre les doubleurs, les extraits cinématographiques, ainsi que l'écran, la scène et la salle – commence. En quelque sorte, « Blockbuster » est une version live de « La Classe américaine ». Les cinq hommes et la femme s'activent sur scène, passant d'un instrument de doublage à l'autre, modulant leurs voix. Le public lui-même est immédiatement inclus dans les rouages de la performance en se faisant enregistrer – samples utilisés plus tard au cours du bruitage. L'énergie du quintette construit un rythme enivrant. Dans une grande danse jubilatoire, leurs mouvements scéniques ainsi que le montage vidéo sont drôles et fascinants. On rit autant devant le ton décalé du montage des films que devant l'application dont témoignent les performeurs à trouver le bon instrument et à l'utiliser méticuleusement. L'inventivité face aux besoins sonores est foisonnante : meubles et outils divers côtoient une bouillotte (pour les crissements de pneus) ou encore un panier d'osier recouvert de papier bulle (pour le craquement du feu). Cette mise en abyme du jeu tisse un lien fort entre le public et la scène. Le plaisir du public réside non seulement dans la découverte d'une intrigue – cousue de fil blanc et pourtant jouissive –, mais aussi dans son émerveillement pour les subtilités de la composition scénique. Même si l'on nous sert un amoncellement de clichés hollywoodiens, c'est bien dans ce jeu de reconnaissance avec les classiques et leur traitement que se trouve l'enthousiasme de la pièce. Qu'importe si la morale est binaire, le plaisir reste entier.

En matière de performances politico-humoristiques, les collectifs belges (Tg Stan, Nimis Groupe...) sont à la pointe. Parmi eux, les Liégeois de Mensuel se posent en dignes héritiers d'Hazanavicius et de sa « Classe américaine » de 1993. Devenu un procédé incontournable sur YouTube, le mashup ne souffre pas la médiocrité. Ici, le montage n'a pas grand-chose à envier aux redoutables effets de cut et de champ/contre-champ déployés dans « Le Grand Détournement ». Mais la véritable prouesse technique est de réaliser les voix off et la bande-son en direct : la scène de théâtre est transformée en une brocante saturée d'objets insolites, grands classiques des bruiteurs de cinéma. Le résultat est bluffant et hilarant. Se succèdent d'improbables séquences revisitant trente ans de cinéma hollywoodien, de la Julia Roberts d'Erin Brockovich (rebaptisée « Corinne Lagneau » pour la circonstance) à un Brad Pitt aussi beauf que grotesque. Mais là où « La Classe américaine » s'appuyait seulement sur des dialogues loufoques, en profitant pour enfler réplique culte sur réplique culte, « Blockbuster » a pris le parti de développer un propos politique qui, même s'il surjoue volontairement la caricature, témoigne de « l'indispensable naïveté qui nous permet d'alimenter nos rêves d'un monde transfiguré ». Ce qui produit un discours mélenchonien parfois ras des pâquerettes, où l'on apprend que les riches sont très méchants et exploitent chômeurs et immigrés. Comme dans « Je suis Fassbinder », de Nordy, une parole simpliste qui s'assure à peu de frais le contentement général : pas de doute, le public adore ! En dépit des extraits sélectionnés (de « Matrix » à « Fight Club » en passant par les films de Carpenter), on ne cherchera ici de subversion véritable, pas de cette remise en question du spectateur lui-même qu'aurait justement pu susciter l'utilisation du cinéma – et des blockbusters américains en particulier – comme matériau de représentation du réel et d'expression de la révolte. Restent l'incroyable performance technique et humoristique et la sensation d'assister à un théâtre à mi-chemin entre le burlesque et le performatif.

MAZÛT

À la croisée des arts du cirque, de la danse et du clown, la compagnie Baro d'Evel (Camille Decourtye et Blai Mateu Trias) reprend son spectacle créé il y a deux ans, véritable patchwork d'évocations poétiques. « Mazût » est un jeu sur le mouvement et l'animalité, qui repose sur un dispositif de récipients en métal recueillant les gouttes d'eau tombées des cintres : procédé virtuose de création d'un rythme envoûtant ponctuant tout le spectacle. Malheureusement, trop démonstratif, trop chargé d'effets visuels au détriment d'un véritable fil narratif, le projet tourne rapidement à vide. **M.D.**

CIRQUE / UTOPISTES
— LE TOBOGGAN —

FEU! CHATTERTON

Feu ! a creusé son sillon dans la scène pop francophone grâce à une synthèse élégante entre rock et chanson à textes. Les compositions sont sophistiquées, portées par des arrangements léchés et transcendées par le phrasé hypnotique d'Arthur Teboul. Les paroles, petits bijoux d'orfèvrerie signés de sa main, sont à la hauteur des plus grands paroliers. On s'y promène dans les étendues à la fois festives et mélancoliques de la jeunesse, dans sa digestion organique de la poésie du XIXe siècle et son invitation baudelairienne au voyage. Le tout nappé d'une gestuelle de shaman sous LSD et un look de dandy vintage électrique, qui nous embarque pour un trip rétro-moderne galvanisant. **M.D.**

CONCERT / NUITS DE FOURVIÈRE
— GRAND THÉÂTRE —

L'APRÈS-MIDI D'UN FOEHN

La vie naît d'un vide : celui du vent. Invisible, il anime des marionnettes en sac plastique, patiemment agencées par leur créatrice. Fébriles, les voilâ prises dans des spirales mystérieuses créant le foehn ; les voilâ qui s'agitent sous les doigts des techniciens qui gèrent comme une partition faite d'imprévus les dix-huit ventilateurs disposés en cercle. Ces créateurs jouent un tendre ballet parfaitement conçu pour les musiques symbolistes de Debussy (« Prélude à l'après-midi d'un faune », « Dialogue du vent et de la mer », « Nocturne »). Fascinés, parents et enfants s'inventent chacun sa propre histoire, posent des mots, des idées, une vie sur ces êtres éphémères. **L.S.**

PERFORMANCE / UTOPISTES
— THÉÂTRE NOUVELLE GÉNÉRATION —

LILLE PIANO(S) FESTIVAL

La passion russe fait chavirer Lille Piano(s) Festival. La déiciieuse Nathalia Milstein, d'une famille de musiciens russes, a soulevé l'enthousiasme du public de la 13e édition du fabuleux Lille Piano(s) Festival de Jean-Claude Casadesu, qui a eu la chance de l'entendre jouer Bach, Beethoven, Chopin et Ravel. Outre sa maîtrise technique, son toucher lumineux, c'est toute sa sensibilité qui a ébloui les auditeurs de ce récital. Et notamment dans la « Valse » de Ravel, avec un jeu d'une finesse extrême, révélant une passion contagieuse. Magique. **A.F.**

CONCERTS
— OPÉRA DE LILLE —

VERTICAL INFLUENCES

La patinoire Charlemagne accueille les maquisards de la glisse, la compagnie Le Patin libre, pour leur dernier spectacle. Une sorte de ballet frappé avec glaçons. Les patineurs dansent sur leurs quarts intérieurs et extérieurs avec des tenues de bras de B-Boys. Ils transcrivent sur patins les bases du good foot melting-poté, avec des mouvements inspirés des techniques de danses moderne et contemporaine. Les patins sont enfin écoutés, et reconnus pour leur potentiel percussif. Les chutes de reins se décambrent, on oublie les paillettes. L'accent n'est plus mis sur la performance, la prouesse, mais sur la jouissance du mouvement. Rafraîchissant. **L.M.**

DANSE / NUITS DE FOURVIÈRE
— PATINOIRE CHARLEMAGNE —

EN BREF

LYON ET AILLEURS

YOKO ONO : LUMIÈRE DE LAUBE

La première rétrospective française de l'artiste est fascinante, tant dans sa dimension conceptuelle et symbolique que dans son intérêt chronologique et exhaustif. Il faut pas moins de trois niveaux pour déployer l'ensemble des travaux, selon la respiration et la lumière qui leur sont nécessaires. De manière libre et sensible, chacun(e) s'approprie les essais et tâtonnements de Yoko Ono de 1952 à 2016, comme autant de propositions ouvertes. Difficile de se laisser : image, vidéo et son s'entremêlent avec aisance, invitant naturellement à une forme d'errance pensive, ponctuée d'interactions concrètes avec les œuvres. Un seul regret : les cartels, qui ne rendent pas justice à la richesse du parcours. Trop souvent, d'inutiles phrases proposent, sur un ton de bloqueur passionné, une lecture simpliste voire réductrice. Mieux vaut encore plonger tête la première dans le puits d'inspiration insufflé par l'artiste. **L.S.**

EXPOSITION
— MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN —

SOMNIUM

« Somnium » est un format très court (30 minutes) déstabilisant : aussi spectaculaire qu'une performance sportive, il n'en reste pas moins trop avare en dramaturgie pour captiver au-delà du sensoriel. Virtuose duo, Juan Ignacio Tula et Stefan Kinsman pratiquent l'art de la roue Cyr avec générosité et habileté mais n'explorent que trop peu les possibilités de représentation d'un récit quasi inexistant. « Somnium » (le mot signifie « songe ») est ici un rêve trop en surface pour faire travailler l'inconscient. **R.P.**

DANSE / UTOPISTES
— THÉÂTRE NOUVELLE GÉNÉRATION —

MONSIEUR ARMAND DIT GARRINCHA

Ce dont parle « Garrincha », je ne suis pas bien sûre de l'avoir compris. N'y voyez aucunement un phénomène genré : je suis tout simplement imperméable au foot. Oui, car c'est l'histoire d'un petit joueur (Monsieur Armand) qui raconte la destinée fascinante d'une star du ballon rond (Garrincha). Or, c'est bien en Eric Elmosnino que réside tout l'intérêt de la performance. L'acteur réussit de manière très convaincante à donner vie à un attachant ancien sportif titillant la bouteille et fouillant dans des souvenirs. On est littéralement happé par le tour de force d'Elmosnino, sa justesse constante de ton et de rythme ainsi que sa présence scénique. **L.S.**

THÉÂTRE / NUITS DE FOURVIÈRE
— PRÉAU DU COLLÈGE JEAN MOULIN —

BENJAMIN BIOLAY

Artiste polymorphe, songwriter prolifique, Biolay a l'habitude d'aller là où on ne l'attend pas. Avec « Palermo Hollywood », il propose une fusion entre pop, chanson française et grooves latinos (fruit de sa nouvelle passion argentine). Le résultat, sur scène, est un gloubi-boulga musical avec une sensation de trop-plein mal digéré entre accordéon, synthés, percus et un ensemble à cordes qui peine à trouver sa place dans des arrangements trop distendus et un peu froids. Malgré quelques textes qui font mouche, on n'assiste qu'à une tentative malheureuse de rendre la cumbia hype. Le pire : le jeu de scène de Biolay, sorte de vieux rocker sur le retour qui semble se contenter d'un applaudimètre autosuggéré. **M.D.**

CONCERT / NUITS DE FOURVIÈRE
— GRAND THÉÂTRE —

FENÊTRES

Mathurin Bolze reprend son premier spectacle, « Fenêtres », où le rôle de Bachir, qu'il interprétait, est aujourd'hui incarné par Karim Messaoudi. Dans cette cabane aux murs ouverts, aux fenêtres laissant entrevoir l'accessible, tout est prétexte : tables, chaises, lampes, murs deviennent les espaces d'expression de ce jeune homme en recherche de liberté et de légitimité. La structure de l'espace scénique, déjà forcément éclatée par la pratique du trampoline, y est délicieusement désorganisée. Entre virevoltes et scènes de la vie quotidienne, le second degré côtoie les questionnements plus existentiels. Fenêtres avec vue sur un monde différent, et c'est tant mieux... **R.P.**

DANSE / UTOPISTES
— COUR DU LYCÉE SAINT JUST —

MYRRHA

« Myrrha » est ici une forme courte, en travail, première étape d'une aventure plus vaste écrite par Guillaume Vincent, « Hôtel Métamorphoses », qui fait entrer en résonance « Le Songe d'une nuit d'été », de Shakespeare, et les « Métamorphoses » d'Ovide. En transposant les interrogations éternelles des mythes dans le quotidien de lycéens, le metteur en scène construit un univers réaliste où tabous, théâtre et provocations drôles et crues prennent une épaisseur qui révèle à nouveau la totale contemporanéité des textes fondateurs et la nécessité de les dire et de les représenter pour en expulser la noirceur. À suivre... **M.S.**

THÉÂTRE / PRINTEMPS DES COMÉDIENS
— MONTPELLIER —

Radiant
BELLEVUE

Saison 16/17
ABONNEZ-VOUS !

BENJAMIN BIOLAY
GASPARD PROUST
ANGELIN PRELJOCAJ
BERNARD LAVILLIERS
OLIVIA RUIZ
PIETRAGALLA
DANIEL AUTEUIL
CATHERINE FROT
CHRISTOPHE
ELECTRO DELUXE
CHARLES BERLING
THIERRY LHERMITTE
ZAZIE
GREGORY PORTER
DIONYSOS
...

Locations : Fnac, Carrefour, Géant, Magasins U, Intermarché, www.fnac.com et sur votre mobile.
Réservations : 04 72 10 22 19 | **LYON CALUIRE**
www.radiant-bellevue.fr

BELLEVUE SAS - 1 rue Jean Moulin, 69300 Caluire - Siret 251 743 618 00025 - Licences n°1-1058565, n°2-1058566, n°3-1058567 - © Stephanie Thiboutot

LA QUESTION

QUE DEMANDE LE PEUPLE ?
— par Serge Valletti —

« Des cheveux, de la joie, des rires, de la danse, la paix et parfois la guerre, des sourires, du vin, de la tranquillité, de la viande et parfois des légumes, la justice et aussi la vengeance, des pantalons et des débats inutiles, la mer et les petits bateaux, du rouge et aussi du sang, de l'ombre qui se la coule douce, des papiers avec plein de signatures, du café, une ville avec des trottoirs larges, des routes qui vont, de l'eau, beaucoup d'eau et aussi du whisky dans des tonneaux, un ciel bien dégagé mais souvent tout de même de la pluie, du pain et des chiens, des épices qui viendraient de loin, un avion qui ne tomberait jamais, du théâtre et un aspirateur par personne, des frites, des bas de contention, sept aéroglosses, une faculté, et même plusieurs, en fait beaucoup de facultés, et aussi des médiathèques avec des hôtels et aussi des baignoires et des peignoirs, une cymbale, quatre garçons dans le vent, tout et n'importe quoi, les vaches d'à côté, le sanglier des Ardennes, la boucherie d'en face, et le boucher et la bouchère et des boucliers avec aération, un casque, une moto rose,

du bleu de méthylène, des vagues, de l'air, des sandwiches, huit gourdes, de la logique, des mathématiciennes, un cheval au galop, des chaussettes antimoustiques, du rouge aux lèvres, des archives bien classées, un cirque, avec un bon vent qui gonfle les voiles, des regards de pianiste et toutes les grandes musiques du monde, de la toile pour peindre des paysages, de la chorée, du basalte orangé, des gaufres en veux-tu en voilà, un artichaut, des canadiennes, des mains caressantes, les sourires des enfants, de la lumière, de la lumière, encore de la lumière, des poteaux indicateurs, un petit tricycle rouge, des boutons-pression, une paire de guêtres, tout ce qui lui revient en mémoire, les passés glorieux, les paroles entendues et celles sous-entendues, le monde, tout le monde, en fait tout ce qui lui revient de droit et principalement du respect, mais surtout pas de la peur. »

Serge Valletti est comédien et auteur de théâtre.

ENTRETIEN

PHIA MÉNARD : « SI J'ÉTAIS GRECQUE AUJOURD'HUI, JE FERAIS SAUTER LE PARTHÉNON »
— propos recueillis par Mathias Daval —

Le succès de « L'Après-midi d'un foehn » ne se dément pas depuis près de cinq ans. « En effet ! La comédienne qui a joué la première version du spectacle en est à plus de 1100 représentations. Mais l'on se rend compte qu'il y a de plus en plus de problèmes de financement, bien qu'il s'agisse d'une forme réduite ; cela en dit long sur l'état du spectacle vivant aujourd'hui... »

Le spectacle exige toujours une minutie technique impressionnante. « Au-delà des assistants plateau, il n'y a que trois intervenants : la comédienne, le régisseur lumière et le régisseur son. Disons que ce dernier doit être bon en jeux vidéo ! Il contrôle dix-huit ventilateurs (vingt-quatre sur « Vortex »). Mais pour toute l'équipe, le projet inclut la nécessité de se retrouver face à l'imprévu. Un peu comme un dompteur devant une bête sauvage, il ne se passe jamais tout à fait la même chose. Ce sens très libre, très spontané du mouvement des sacs en plastique a fait dire à certains chorégraphes qu'ils n'avaient jamais vu d'aussi beaux pas de deux ! »

Quelles sont les réactions des enfants devant le spectacle ?
« Bien sûr, ils se demandent où se trouvent les trucages, s'il y a

un type au plafond qui tire des ficelles, ou si les bonshommes sont contrôlés par des aimants. Mais ils s'approprient très vite cette notion de « donner vie » à une créature. Pour eux, c'est tout à fait normal, ils n'ont pas besoin d'une démarche didactique. Alors que nous, adultes, nous essayons de rationaliser, de trouver un sens à ce que nous voyons. Appuyé sur la musique très symboliste de Debussy, « L'Après-midi » est une sorte de ballet allégorique. On peut bien entendu considérer la séquence finale comme une lutte (perdue) contre la pollution... »

Quel sera votre prochain projet ? « Je suis artiste invité à la prochaine quinquennale de Documenta, sur le thème « Apprendre d'Athènes ». Je vais y présenter ce que j'appelle pour l'instant trois « contes immoraux », autour d'un travail sur le brouillard, l'eau et le vent, qui sera peut-être adapté ultérieurement pour les scènes françaises. Il s'agit pour moi d'explorer l'érosion de l'idée européenne, de réfléchir à la récréation des mythes : si j'étais grecque aujourd'hui, je ferais sauter le Parthénon, symbole de l'enfermement dans le passé ! »

Phia Ménard est performeuse et metteuse en scène.

L'AUTRE REGARD

MOONDOG AUX NUITS DE FOURVIÈRE
— par Baptiste Drapeau —



LE FAUX CHIFFRE

0,02 %

C'est le nombre de supporters de l'Euro qui profitent de leur venue à Lyon pour voir du théâtre aux Nuits de Fourvière.

L'HUMEUR

« All my life
I have been waiting
and I don't plan
to change now.
So I am waiting.
At the bottom of my sea. »

— Christos (Blitztheatergroup) —
(la suite à lire dans notre édition d'Avignon)

L'AGENDA DES FESTIVALS

MONTPELLIER DANSE

« Le rendez-vous annuel des plus grands chorégraphes internationaux, avec de nombreux spectacles gratuits à Montpellier et dans les communes de la métropole. Plus de 300 compagnies venues du monde entier, des dizaines de spectacles par jour pendant près de 10 jours... Des créations, des documentaires sur l'histoire de la danse, des cours de danse en plein air, des après-débat sur les spectacles... »
Montpellier, du 23 juin au 9 juillet

RENCONTRES D'ARLES

« A travers plus de 60 expositions installées dans divers lieux de la ville, les Rencontres d'Arles contribuent chaque été à transmettre le patrimoine photographique mondial et la création contemporaine. La semaine d'ouverture propose des événements : projections nocturnes, débats, colloques, soirées... au sein des lieux historiques de la ville. »
Arles, du 4 juillet au 25 septembre

FESTIVAL DE LA CORRESPONDANCE DE GRIGNAN

« Dans tout le village, vous trouverez des espaces de rencontres, des lieux d'expositions, des marchés de lettres ou de cartes postales, des spectacles de rue où lecture, musique et poésie se mêlent, des troupes théâtrales investissant le village. »
Grignan, du 5 au 10 juillet

PARIS QUARTIER D'ÉTÉ

« Chaque été, souvent en plein air, la danse, la musique, le théâtre, le cirque et des manifestations inclassables investissent parcs, jardins, squares, avenues et monuments. International et pluridisciplinaire, le festival suggère une nouvelle façon de vivre la ville et la culture avec des projets artistiques innovants dans des lieux connus et des événements plus classiques hors des salles traditionnelles. »
Paris, du 14 juillet au 7 août

EXPOSITION / ATELIERS / LUDOTHÈQUE / CLUBS / CONTES / CONFÉRENCES

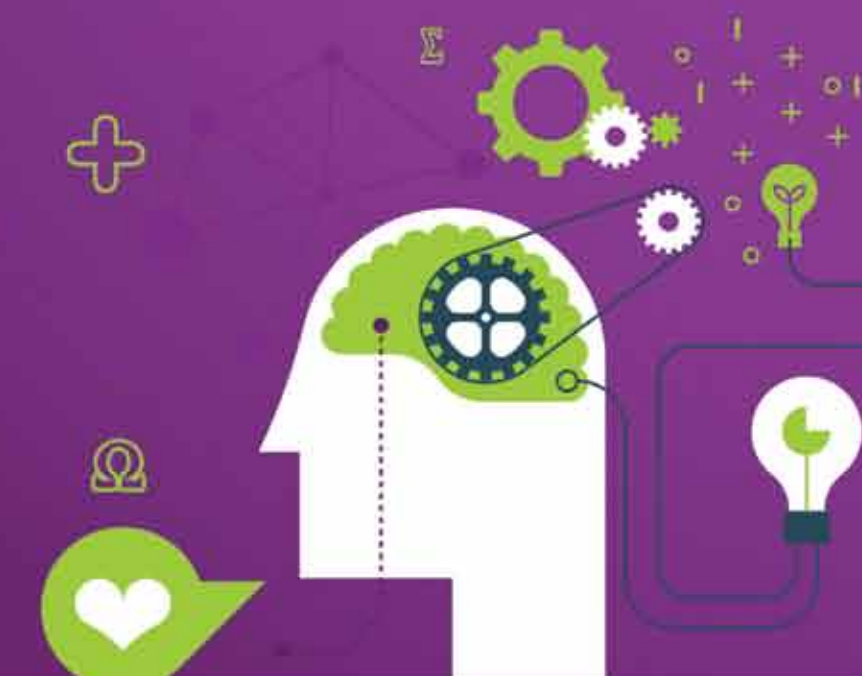


MAISON DES MATHÉMATIQUES
ET DE L'INFORMATIQUE

VOTRE NOUVEAU LIEU
DE RENDEZ-VOUS AVEC LA

SCIENCE LYON 7^e

100% ludique et gratuit !



VENEZ VIVRE DES EXPÉRIENCES
NOUVELLES EN MATHÉMATIQUES
ET INFORMATIQUE,
AVEC DES CHERCHEURS,
DANS UN CENTRE
UNIQUE EN FRANCE

NEW

MAGIMATIQUE
Exposition + spectacle sur la Magie
Ouverture en octobre 2016
En famille, pour tous dès 7 ans

MMI
1, PLACE DE L'ÉCOLE
1^{er} ÉTAGE
69007 LYON

OUVERT
LES MERCREDI/S
ET SAMEDI/S
DE 13 H 30 À 18 H

ENTRÉE
LIBRE
ET GRATUITE

ACCESSIBLE
À TOUS LES PUBLICS
GROUPE & SCOLAIRES
SUR RDV

www.mmi-lyon.fr
T 04 72 43 11 80
contact@mmi-lyon.fr

facebook.com/mmi.lyon
@MMI_lyon



théâtre

danse

musique

cinéma



*Fêtons
l'été!*

tout l'monde
dehors!

300 MANIFESTATIONS GRATUITES

*21 juin * 1^{er} septembre*

T L M D . L Y O N . F R



LE PROGRES

Direct Matin



La ville comme on l'aime, **festive**